

DE MARIE RAYMOND À YVES KLEIN

ENTRETIEN AVEC DANIEL MOQUAY ET BENOÎT DECROU

PIERRE SOULAGES : J'ai connu Yves Klein alors qu'il n'était pas peintre. Nous étions liés, ma femme et moi à ses parents. À Marie Raymond, spécialement, mais aussi à Fred, même s'il nous était moins proche. D'ailleurs, je ne connaissais même pas sa peinture et il savait très bien que ça ne nous intéressait pas vraiment, au point qu'il ne nous la montrait même pas. En revanche, nous aimions celle de Marie Raymond. Nous nous sommes rapprochés, après l'exposition que j'ai eue en 1949, où Marie a fait un article dans la revue hollandaise dont elle était la correspondante. On y voyait qu'elle était passionnée par le noir dans la peinture. Je me souviens du titre de l'article qui m'était consacré ; C'était *Osiris est un dieu noir*¹.

1. Dans *Kroniek in Kunst en Cultuur*, 1945.

DANIEL MOQUAY : Je me souviens que vous m'aviez dit aussi que vous avez été chez Marie Raymond lors de ces fameux dîners du lundi.

PS : Oui, j'ai aussi connu Yves au moment où il partait en Espagne faire du judo. Il en était vraiment passionné.

DM : Oui en effet, il est même parti par la suite au Japon, d'où il est revenu, ceinture noire 4^e dan). À Madrid, il est devenu l'entraîneur de l'équipe espagnole de judo.

BENOÎT DECROU : Daniel parlait de ces fameuses réunions du lundi. Elles se tenaient où ? Chez Marie ?

COLETTE SOULAGES : On n'y a jamais vraiment été.

PS : Nous venions surtout le soir pour prendre le café. Nous étions liés, Colette et moi et aussi notre ami Hartung qui aimait beaucoup la peinture de Marie.

DM : Vous avez rencontré d'autres artistes chez Marie Raymond ?

PS : Oui, mais ce qui était surprenant : ce n'était pas en soirée, il y avait trois Mondrian, rangés au bas d'un mur, Fred les avait en dépôt pour un de ses amis qui les avait à vendre.

DM : Oui ils partageaient le même atelier, rue du Départ. Ils étaient tous les deux du même pays.

PS : Tous deux se voyaient souvent. Mondrian aimait beaucoup danser, il dansait surtout avec Marie. Il était très bon danseur. Les peintures de Hartung ou les miennes se vendaient très peu. Les tableaux de Mondrian en vente à ce moment-là, avaient un prix accessible. Un seul valait le prix de deux trois de nos toiles, pas plus. On s'était d'ailleurs amusés, Hartung et moi à jouer l'amateur qui choisit. « Toi tu prends celui-là, moi celui-ci ! »

BD : Et pourquoi vous ne les avez pas achetés ?

CS : On n'en avait pas les moyens (rires) !

DM : À l'époque il est évident que la peinture de Marie Raymond était beaucoup plus d'avant-garde que celle de Fred.

PS : Nous ne connaissions pas, ni Hartung ni moi la peinture de Fred. Hartung l'avait peut-être vue une fois. Moi j'en ai vu une un jour dans une galerie.

DM : Ce n'était pas très intéressant, voire médiocre, alors que le travail de Marie l'était. Elle était à la Galerie Denise René à l'époque et faisait des expositions très intéressantes. Et elle y est restée jusqu'en 1954 ou même peut-être un peu plus et après, quand elle a quitté la galerie, elle a fait l'ouverture de la galerie d'un jeune marchand parisien, Daniel Templon. Sa première exposition, c'était Marie. À l'époque elle était considérée d'avant-garde.

PS : C'était le cas.

Une photographie de la soirée de Noël 1949 chez Hans Hartung auprès du sapin est montrée aux Soulages. De gauche à droite : Marie-Thérèse Gonzales, Fred Klein, Roberta Gonzales, Gérard Schneider, Marie Raymond, Colette et Pierre Soulages, Yves Klein. Assise : Pilar Gonzales, 1949.

PS : Cette photo, ça se passait chez Hartung, en réalité chez les González où ils vivaient ; c'était la veille de Noël et aussi mon anniversaire. C'est Hartung qui a pris la photo, il voulait qu'on soit tous sur la photo, donc il nous a fait lever et c'est ainsi que Marie s'est retrouvée au fond, avec Colette, ma femme, Yves debout, tante Lola, les sœurs de Gonzales, Fred évidemment et Marie-Thérèse, la veuve de Julio Gonzales. Et tout derrière, c'est Gérard Schneider. Schneider, Hartung et moi nous étions tous les trois dans la même galerie (la galerie Lydia Conti qui nous avait choisis), et devenus trois amis. Par la suite, Schneider s'est brouillé avec Hartung, mais nous avons gardé de bonnes relations. Cela ne plaisait pas beaucoup à Schneider que je continue à voir Hartung ; je n'en ai pas tenu compte. C'était à la fois Noël et mon anniversaire et Hans et Roberta Hartung m'ont fait un cadeau. Tout le monde l'attendait. Ils m'ont fait deux ou trois plaisanteries comme ça, en 48 et 49. La première c'est « le cadeau pour Pierre », le « Petit Pierre », on me traitait comme l'enfant. Mon cadeau consistait d'abord comme toujours, à avoir un

grand paquet, avec un premier papier, un deuxième qui se terminait par un énorme tube de noir. Devant le succès de cette plaisanterie, il y a eu, le Noël suivant, « le cadeau du Petit Pierre », de nouveau. Tout le monde savait ce que ça allait être et là encore, c'était encore un grand tube de noir.(rires) Tout le monde en riait d'avance. Et puis ça s'est arrêté. Cette photo nous replonge dans un passé qui n'est pas oublié..

CS : Je veux parler. J'aimerais que tu racontes, dans les années fin 50, on connaissait à peine Yves Klein, qu'on avait vu une fois ou deux avec sa mère, et Pierre va chez son marchand de couleurs, la maison d'Édouard Adam. Ils se retrouvent là, ils se connaissaient à peine, et Yves s'émerveillait devant la beauté de cette couleur bleue poudre qu'il découvrait... Ces qualités particulières disparaissent lorsque elle est mêlée dans la peinture.

PS : En 1956-1957 j'étais installé, rue Galande. Je trouve un marchand de couleurs à Montparnasse pour acheter du white spirit entre autres et aussi parce qu'il y avait une vitrine dans laquelle se trouvaient des petits tubes de couleur dont un tube qui m'intéressait, l'*Orangé de Mars* de Lefranc que je ne trouvais nulle part ailleurs (fait avec de l'oxyde de fer hydraté, saisi à un moment précis), certaines de mes peintures de l'époque ont été faites avec cet *Orangé de Mars* d'alors qui est une couleur magnifique. Un jour, j'arrive, il y avait Yves Klein, on se salue, et le marchand de couleurs, qui était jeune, Édouard, était là avec une sorte de barrique de poudre ouverte. Yves passe à côté et s'arrête « Ce bleu, oh la la ce bleu ! Quelle luminosité ! » J'ai vu Yves découvrir ce bleu outremer, en poudre, ce qui est très différent de celui d'un tube. Ses qualités particulières disparaissent lorsque elle est liée à un médium liquide comme la peinture. Je me souviens de Yves qui s'extasiait. Et la maison Adam, finalement, c'est moi qui ai fait qu'elle soit devenu un centre de couleurs et de matériel pour artistes, parce

Soirée de Noël chez Hans Hartung à Arcueil en 1949.
De gauche à droite : Marie Thérèse Gonzales, Fred Klein, Roberta Gonzales, Gérard Schneider, Marie Raymond, Colette et Pierre Soulages, Yves Klein. Assise : Pilar Gonzales, Arcueil, France



que celui de l'époque c'était Lefebvre-Foinet. Adam en était reconnaissant, il savait qu'il me le devait, et tous les ans, je recevais un cadeau.

En 2011, Pierre Soulages s'épanchait auprès de Philippe Ungar à propos d'Édouard Adam : « On trouvait des produits qui n'étaient pas forcément destinés à la peinture artistique telle qu'elle était conçue, définie, arrêtée par la tradition, et c'est grâce à cet homme qu'on osait se les approprier. » Yves Klein, Pierre Soulages ont chacun dans leur genre profité de cette liberté, en ont poussé en quelques sorte les effets et les vertus.

Entretien pris à Sète le 10 janvier 2019, dans la villa des Soulages, par Daniel Moquay et Benoît Decron (première transcription Claire Busatto).